

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Le journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT :
 Pour Roubaix : 18 fr. par an,
 10 fr. pour six mois,
 6 fr. pour trois mois.
 Pour le dehors, les frais de poste en plus.
 Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,
 A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Dimanche dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 27 décembre.

Le texte de la Note insérée dans le *Moniteur* du 16 décembre, relative à la faculté accordée désormais, et par réciprocité, à nos Anglais d'entrer et de circuler sur territoire français sans passeports, ne modifie rien, ainsi que quelques personnes ont pu le croire par erreur, les prescriptions en vigueur à l'égard des voyageurs français. Ceux-ci, pour se rendre en Angleterre, devront, comme par le passé, dit la *Patrie*, être munis d'un passeport à l'extérieur et prouder dans le port de départ un permis d'embarquement.

Le gouvernement accorde seulement aux voyageurs anglais le droit de débarquer et de circuler en France sans passeport, par réciprocité du même droit dont les voyageurs français jouissent en Angleterre. (*Mémorial*).

IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS.

La direction générale des douanes a publié, dans le *Moniteur*, le tableau comparatif des principales marchandises importées et exportées pendant le mois de novembre; puis pendant les onze mois écoulés de l'année 1860.

Le total des droits perçus pour le mois de novembre s'élève à 40 millions 340,000 francs, au lieu de 15 millions 485,134 francs en 1859. Le chiffre des perceptions pour les onze premiers mois de l'année est de 121 millions 222,000 francs; il présente sur l'an dernier une diminution de 51 millions.

C'est sur les cotons que le dégrèvement des droits a fait sentir le plus vivement son influence : de 17 millions 187,000 francs, ils sont tombés, pour 1860, à 5 millions 216,000 francs, mais on constate une augmentation de 500,000 quintaux métriques dans le chiffre des quantités importées.

Les sucres importés par navires français et étrangers s'élèvent, pour la première catégorie, à 574,572 quintaux, au lieu de 766,389; pour la seconde, à 25,771 quintaux, au lieu de 50,714 en 1859.

A l'exportation, on constate sur les vins des conditions assez extraordinaires, c'est-à-dire une diminution considérable. Pour les onze mois de 1859, le chiffre des vins ordinaires s'était élevé à 2 millions, 286,000 hectolitres; il n'est que de 1 million 793,000. L'Angleterre seule présente un chiffre supérieur, mais moindre cependant qu'on ne l'avait espéré.

Le chapitre le plus remarquable et le plus favorable aussi du présent tableau des marchandises exportées est, sans contredit, celui des machines et mécaniques, qui continue à s'accroître de jour en jour, pour le plus grand honneur de notre industrie, jadis tributaire des fabriques anglaises.

La situation des entrepôts, à la fin du mois novembre dernier, présentait, en quantités exprimées en quintaux métriques, un total de 1 million 048,781 francs; il était en 1859 de 4 millions 302,030 francs, et en 1858 de 1 million 173,381 francs. Les cafés, les métaux et les sucres figurent pour la plus grosse part dans cette diminution.

Le *Moniteur* publie aussi le relevé comparatif du mouvement de la navigation de la France avec l'étranger, les colonies et la grande pêche, pendant les onze premiers mois des années 1860, 1859 et 1858. Voici l'extrait du tableau : A l'entrée : navires français, 9,781; tonnage, 1 million 529,669; — navires étrangers, 13,099; tonnage, 2 millions 167,878. Total, 22,880 navires, jaugeant ensemble 3 millions 697,547 tonnes. — A la sortie : navires français, 7,408; tonnage, 1 million 392,486; — navires étrangers, 9,711; tonnage, 1 million 392,486. Total, 17,119, jaugeant ensemble 2 millions 635,424 tonnes.

Marseille et le Havre sont, comme d'ordinaire, en première ligne. Le tonnage des navires étrangers entrés à Marseille est de 386,787, tandis que le port du Havre accuse un tonnage de 506,146; mais à la sortie, Marseille reprend le premier rang par 348,606 tonneaux, contre 262,141 fournis par le Havre. Les ports qui viennent ensuite sont Bordeaux et Nantes.

On écrit de Liverpool, 18 décembre, les avis suivants d'Amérique :

« Les troubles politiques dans le Sud prennent un caractère plus sérieux. Le congrès s'était réuni le 3, et l'on espérait que des concessions mutuelles seraient faites afin de remédier aux calamités en perspective.

« Les Banques de la Caroline du Sud et de la Georgie avaient suspendu leurs paiements; celles de Mobile et d'Orléans paraissaient devoir continuer à payer en espèces; sur ce dernier marché quelques faillites s'étaient produites, et l'on en craignait d'autres. A New-York les finances étaient en meilleur état; les changes sur Paris et Londres se plaçaient mieux et à de meilleurs termes. On anticipait sur la hausse; le papier allait cesser d'être abondant.

« Le déficit des recettes sur 1859 est de 200,000 B. — La récolte est estimée aux environs de 4 millions de balles. »

Zollverein.

On écrit de Berlin à la *Gazette de Cologne* : « Nous sommes en position d'annoncer un véritable progrès dans la législation du Zollverein. Nous apprenons par les archives du commerce que les droits de transit du Zollverein seront supprimés à partir du 1^{er} janvier et remplacés par des droits de sortie. Cet heureux résultat est le fait de la conférence des Etats riverains du Rhin, tenue à Carlsruhe, dans laquelle a été opérée en même temps une réduction des droits de navigation du Rhin. »

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

CONSEIL MUNICIPAL DE ROUBAIX.

Résumé de la séance extraordinaire du 22 décembre 1860.

Présents : MM. Ernoul-Bayard, maire, Julien Lagache, Constantin Descat, Renaux-Lemerre, adjoints; Tiers-Bonte, Pierre Leppers, Louis Flipo, Louis Watine, Edouard Hannart, Delle-

becq-Desfontaines, Motte-Bossut, Delattre Ed., F. Duthoit, César Piat, Auguste Duriez, Denis Salembier, Roussel Dazin, Henri Delattre, Pierre Parent, Jules Delerue-Dazin, Achille Wibaut, Dubar-Delespaul, François Frasez, Henri Ternynck, Edouard Debuché, Jean-Baptiste Ferret, Henri Desobrie, Auguste Mimerel fils, Charles Bourbier, Achille Dewarlez.

Absent : M. Guillaume Lefebvre.

M. César Piat est nommé secrétaire pour la séance.

1. Rapport présenté par M. A. Mimerel fils au nom de la commission des budgets. Suivant les conclusions de ce rapport, le Conseil municipal donne un avis favorable sur le budget de l'administration des hospices pour l'exercice 1861.

2. Autorisation d'ouvrir en recette au budget de 1860 un crédit de 230,000 fr. pour réalisation de l'emprunt relatif à l'établissement d'un abattoir public et, en dépense, un autre crédit de 160,000 fr., pour frais relatifs au même établissement.

3. Nomination au scrutin d'une commission composée de MM. Flipo et Tiers-Bonte pour vérification de la liste électorale de 1861.

4. Vote d'un crédit de 1,045,000 francs, pour dépenses relatives à l'établissement de la distribution d'eau de la Lys.

Procès-verbal avait été dressé, le 20 novembre, contre les sieurs Prime, Legon, Vandenberghe, comme chefs de coalition, et contre les sieurs Boolens et Vandevaille, pour avoir pris une part active au désordre qu'ils ont causé dans un atelier de tissage à Roubaix.

Ces cinq tisserands viennent d'être jugés par le tribunal correctionnel de Lille.

Prime et Legon, qui sont en fuite, ont été condamnés chacun à deux ans de prison et placés sous la surveillance pendant cinq ans.

Vandenberghe a été condamné à un an de prison, Boolens à trois mois, Vandevaille à un mois de la même peine, tous cinq solidairement aux frais.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 27 DÉCEMBRE 1860.

— N° 13. —

FAUTE DE CONFIANCE

PAR G. RAIMUND.

VIII

— Il est occupé du mort, lui dit le docteur, vous ne pouvez donc monter auprès de lui.

L'infortuné demeura seule avec ses larmes, attendant le retour du baron.

On avait étendu le comte sur son lit, puis tous les assistants s'étaient successivement retirés, oppressés et silencieux. Alexandre seul était assis près de la couche mortuaire, le regard morne et sombre. Que faire maintenant ? — qu'allait-il devenir ? qu'allait devenir Paula ? — Oh ! leur situation était affreuse. Paula devait s'accuser elle-même d'avoir causé la mort de son père... et il fallait que sa faute fût bien grave, pour avoir déterminé le comte à sa résolution extrême et fatale.

— Que ne suis-je à ta place ! disait Alexandre en soupirant ; tes yeux ne verront plus la honte

de ta fille ; ta mort a été belle, et tu suis de près dans la tombe la femme que tu aimais et dont nul souffle impur n'a jamais altéré la vertu. Et moi, je vais vivre dans d'éternelles tortures... mari d'une femme déshonorée, qui a honteusement trahi mon amour.

Il s'était levé et se promenait avec agitation, quand tout à coup il se trouva dans le cabinet du comte. Ses regards y tombèrent sur les débris de papiers épars sur le parquet, puis sur les cendres du foyer ; là était suspendu à la grille un feuillet à demi carbonisé, dont une partie, encore lisible, portait en grands caractères un mot sur lequel ses yeux s'attachèrent, comme enchaînés par un pouvoir magique ; — ce mot, c'était : Kielsky.

Alexandre ramassa ce feuillet, dont la moitié tomba en cendres ; mais le fragment qui lui en resta dans la main et qu'il parcourut d'un oeil hagard, suffit pour décider de son avenir. — C'étaient les dernières lignes d'une lettre, ainsi conçues :

« ... Et je ne me suis pas entièrement dé- tourné de toi ; seulement, je ne veux ni larmes ni repentir superflu. Nous autres hommes, nous n'aimons pas de la même façon que vous ; quand nos sentiments ne vous suffisent pas, il faut vous rassasier de l'amour de vos enfants. Ce soir j'irai te voir, ainsi que notre petit garçon, et j'espère que tu me montreras cette gaieté qui était ton plus grand charme. Je sais où te trouver. Adieu, toujours à toi.

« KIELSKY. »

Alexandre lisait et relisait, et son esprit refusait de comprendre les mots que ses lèvres prononçaient à voix basse. C'était impossible ; l'enfant qu'il avait porté dans ses bras était bien

son enfant.

— Oh ! qu'il me reste au moins cette consolation ! s'écria-t-il avec anxiété.

Et pourtant c'était écrit là : il avait beau se débattre, pas une seule syllabe ne se modifiait pour adoucir ces mots terribles. Il retourna en chancelant vers le lit du comte, et sa tête tomba sur l'oreiller où reposait celle de son plus fidèle ami.

En ce moment une main légère se posa sur son épaule ; il se redressa en tressaillant. Paula était à ses côtés ; elle ne prononça pas une parole, mais des larmes brûlantes tombaient une à une de ses cils noirs sur la main de son mari.

— Arrière ! arrière ! cria-t-il comme en dé- mençe : ne me touche pas... femme sans honneur... fille dénaturée ! — Comment oses-tu approcher de la couche où repose ton père... à qui ton déshonneur a coûté la vie... et qui a dû te maudire au fond de son cœur ?

Elle le regarda avec stupéfaction et muette d'épouvante.

— Oui, poursuivit-il avec amertume, c'est ton amant, c'est le père de ton enfant qui l'a tué... — Oserais-tu mentir encore près de cette dépouille ? La bouche de ton père ne dépose point contre toi ; elle est fermée pour toujours ; mais il m'a laissé ce témoignage pour que tu ne me trompes pas une seconde fois... ajouta-t-il en montrant le lambeau de la lettre de Kielsky.

Elle lui arracha le papier de la main, et bientôt elle comprit son terrible soupçon.

— Alexandre... dit-elle en tremblant... je prends le ciel à témoin que je suis innocente.

— Tais-toi, tais-toi, ou les morts vont res- susciter pour te confondre ; va-t'en loin de lui, loin de moi ! C'en était trop... elle voulut parler. elle

leva les mains et fit un pas en avant ; mais tout à coup elle s'affaissa sur elle-même en poussant un cri qui remua le cœur d'Alexandre. On accourut, on l'emporta dans sa chambre, où elle se réveilla dans un violent délire. — Elle flotta longtemps entre la vie et la mort ; mais la jeunesse et la vigueur de sa constitution triomphèrent... elle fut conservée à son enfant.

Durant les longs jours et les longues nuits de la maladie de Paula, Alexandre ne quitta point son chevet, ne prit pas un instant de repos. Était-ce compassion ? Son ancien amour avait-il encore des racines dans son cœur, ou bien doutait-il peut-être de la culpabilité de sa femme ? Dans son délire, elle le conjurait, avec des torrents de larmes, de ne pas la repousser, et elle suppliait Dieu de la secourir et de prouver son innocence. Alors le baron tremblait, et son front se couvrait d'une sueur froide. Mais aussitôt il se rappelait avoir aperçu Kielsky dans la chambre de Paula, un jour où elle avait refusé de sortir. Il se disait :

— Mon beau-père m'a confié que le Polonais avait porté à son honneur une atteinte mortelle, et cela quand on me cachait la présence de Kielsky ! Et cette lettre trouvée dans la chambre du comte ! Evidemment, il a voulu la brûler pour dérober à ma connaissance la faute de ma femme, et une Némésis vengeresse en a sauvé ce débris.

A cette pensée, il se détournait de Paula, et repoussait son enfant avec horreur.

Sur ces entrefaites avait eu lieu l'enterrement du comte. Le grand forestier avait fait devant la justice de consciencieuses dépositions ; mais la cause du duel demeura un mystère pour tous : Kielsky n'avait passé que quelques jours au château, il y avait trois ans ; presque pe-